

Un apolitisme nommé Désir

Il y a dans l'air comme un parfum d'irrationalisme renaissant. Le phénomène n'est pas tout à fait nouveau. Il y a un an, Bensaid le relevait dans un article de *Rouge* sur *Portier de nuit*.

Depuis, les choses ont pris tournure. Le rétro envahit la mode. A l'écran, il continue de faire recette. Du côté de l'université aussi, la roue tourne : disciples et adversaires d'hier se partagent les dépouilles de l'althussérisme tandis que monte au ciel de la Philosophie l'étoile des nouveaux gourous du Désir...

Un phénomène qu'on aurait tort d'expédier d'un revers de main ; un phénomène dont l'ampleur sociale et la diversité même sont trop amples pour n'être qu'une mode esthétique ou littéraire. Après tout, qui niera que *Portier de nuit* et *Orange mécanique* soient parmi les films les plus grands de ces dernières années ? Que l'*anti-Ceïpe* soit un événement intellectuel ?

Un phénomène qui éperonne les révolutionnaires par le flanc, les prend à rebrousse-poil, les agresse. Dans sa forme littéraire, tel qu'il est propagé par les Deleuze, Lyotard, Fourquet, Hocqenghem..., ce nouvel irrationalisme est d'abord une immense machine de guerre contre « l'idéal militant » — le nôtre ! — la politique révolutionnaire, les organisations révolutionnaires, le marxisme, le léninisme.

Un phénomène qui se laisse bien mal saisir, qui — dans son expression philosophique — récuse par avance tout discours sur lui comme action sentimentale, activité mesquine de réducteur de tête, impérialisme actif de « l'infâme dialectique » !

Cette difficulté s'exprime dans notre embarras à baptiser ce courant : retour de flamme de l'irrationalisme, disons-nous, mais au

nom de quelle « Raison » nous battons-nous ? Certainement pas la même que celle du philosophe stalinien Politzer défendant Descartes et les Lumières contre les idéologues nazis dans les années 1930. Oui, mais laquelle ?

Il n'empêche : le phénomène est plus têtue que nos incertitudes conceptuelles. Il existe, nous l'avons rencontré : il est à l'œuvre dans certaines formes d'expression artistique, dans certaines formes de révolte de la jeunesse, il suinte par les pores de l'impérialisme décadent. Il faut en parler.

Le sens de l'histoire

Plus de 40 ans après que Trotsky ait développé son analyse prophétique de l'involution de la révolution mondiale (notamment dans *l'Internationale communiste après Lénine*), trois films qui ont fait quelque bruit ces dernières années, *Orange mécanique*, *Lacombe Lucien* et *Portier de nuit* répètent, ressassent l'évidence : l'Histoire ne tourne pas très rond. A tel point qu'on en vient à se demander sérieusement si elle a vraiment un sens, si toutes les « valeurs » dont l'artiste « de gauche » se sent naturellement investi sont autre chose qu'un vaste bluff, s'il doit vraiment faire emprunter à sa création les voies sacrées du Sens de l'Histoire... Après tout, on l'a si souvent mené en bateau ! Le « Sens de l'Histoire » l'a si souvent porté à l'impasse, à la confusion sanglante !

Et c'est pour cela que nos trois films, opérant une manière de petite révolution dans les rapports de l'esthétique et de la politique « de gauche », répondent avec un bel ensemble « Non » à la question : pour être belle et vraie, une œuvre doit-elle emprunter les chemins tracés par les prétendus défricheurs de l'histoire moderne ? « Non », répond *Orange mécanique* qui nous parle d'un monde d'anticipation, dans lequel symboliquement ça cause anglo-russe, où stalinisme, fascisme et libéralisme semblent faire si bon ménage, où non seulement l'ultraviolence triomphe sur toute la ligne, mais — plus grave ! — est belle, parfois sublime... « Non », répond *Lacombe Lucien* dont la beauté trouble consiste à piétiner l'image d'Epinal gaullo-stalinienne de la Résistance nationale, à ridiculiser le culte minable du héros positif (autre tarte à la crème stalinienne). Pas un hasard si Malle — le prototype même du « bon artiste de gauche » — s'est fait si agressivement accrocher dans la presse du P.C. quand son film est sorti... « Non », répond *Portier de nuit* dont le courage ambigu consiste à déployer au grand jour la puissance libidinale du fascisme au cœur de l'époque moderne, 30 ans après sa ruine politique, à oser renverser les tabous en ne faisant pas un film moral sur le fascisme mais un film onirique dans le fascisme.

Trois voix, celle de Kubrick, de Malle, de Cavani, qui nous disent la même chose : l'écoeurement, la haine, le mépris d'artistes qui, logés au cœur d'une histoire incertaine, ont le sentiment de s'être fait avoir en beauté. Ils ont été tentés de se placer sous l'aile tutélaire de l'Histoire rationnelle-raisonnable et assistent aujourd'hui à la dissolution de ces fausses certitudes. D'où les imprécations, le zèle iconoclaste, l'humour macabre, le désespoir, le cynisme au cœur de leurs films. Il ne s'agit pas de combler, de galvaniser, de rassurer, mais bien de troubler, de défaire, de cracher dans la soupe, d'inquiéter. Ce qu'exprime un peu académiquement Liliana Cavani quand elle écrit au *Monde* (25 avril

1974) : « *La culture est toujours un signe de contradictions, quelque chose qui bouge quelque chose, et non pas qui laisse content et heureux.* » Et finalement, ce n'est pas autre chose que nous chantent les nouveaux prophètes du désir. Eux aussi, l'histoire les a déçus, bernés. Ils en conservent comme un rictus que le goût aérien de la Danse nietzschéenne ne parvient pas vraiment à effacer. Écoutons Lyotard : « *Non seulement la « dialectique » historique a démenti la dialectique spéculative, mais il faut admettre qu'elle n'est pas une dialectique du tout. Des figures, de vastes dispositifs, se disputent les énergies (...) Elles peuvent se composer, elles produisent alors non pas des contradictions, une histoire en voie de totalisation conduisant à d'autres figures, mais des effets de compromis à la surface sociale, des monstres inattendus : l'ouvrier stakhanoviste, le chef d'entreprise prolétarien, le maréchal rouge, la bombe nucléaire de gauche, le policier syndiqué, le camp de travail communiste, le réalisme socialiste.* » [C.E. p. 930.] Et aussi bien Fourquet : « *Et après tout : pourquoi la révolution ? Dans l'intérêt de la vérité ? Elle n'existe pas. De l'histoire ? Elle n'a pas de sens. Du bonheur ? Mais qu'est-ce que le bonheur ?* » ou Hocquenghem : « *Fin du contrôle de l'histoire. Au ratage révolutionnaire, à l'échec d'un espoir né après Mai de façonner la réalité sociale à coups de vouloirs, succède le grand trou noir " d'où s'qu'on ne revient jamais ", la machine infernale d'une crise sur laquelle nul ne peut rien, même les militants promoteurs de " responsabilité humaine " ».* [A.F. p. 23.]

Premier point de désancrage à partir duquel toutes les « dérives » sont possibles : si l'histoire, telle que les marxistes l'entendent, est une illusion, alors sont évidemment nuls et non avenus les moyens de la penser et ceux de la transformer ; que périclitent la dialectique, la lutte des classes, les utopies du socialisme et du communisme, les idéaux réactifs du militantisme, table rase nécessaire pour qu'enfin apparaisse sans oripeaux le moteur vrai de toute vie sociale, de toute pratique intellectuelle : le Désir.

Une trajectoire politique

Philosophie de la déception ? En l'affirmant, ne renvoyons-nous pas la balle un peu rapidement aux pourfendeurs de l'idéal militant, ne dissolvons-nous pas dans le ressentiment militant une philosophie nouvelle qui nous invite à la danse plutôt qu'à l'effort et au sacrifice ? Voire. Le retour en force et un certain visage de Nietzsche dans la France d'après 1968 se sont frayés la voie à partir d'un certain espace politique, de certaines expériences politiques. Dans son livre (*L'après-midi des faunes*), Hocquenghem retrace très lucidement ce qu'il faut bien appeler une trajectoire — n'en déplaise aux fervents de la « dérive ». La trajectoire d'un certain courant de l'extrême gauche qui s'est voulu synthèse des révoltes sociales plutôt qu'apostolat révolutionnaire, qui, rejetant la lourde machine répressive du léninisme, s'est essayé à faire de la révolution aussi une libération individuelle immédiate. Ce spontanisme, cet immédiatisme révolutionnaire se sont soldés par un échec (qui coïncide plus ou moins avec la disparition du courant *Vive la Révolution*), échec profondément vécu par toute une génération de militants révolutionnaires qu'il a rejetés loin, hors de la pratique révolutionnaire : dans un numéro récent du *Monde*, on trouvait l'interview d'un « marginal » de Grenoble, ancien militant de V.L.R. qui expliquait que pour lui,

V.L.R. signifiait maintenant vive la rigolade, vive le rouge ! Hocquenghem nous explique la même chose en termes plus choisis : « *Nous avons voulu la politique. La politique nous a recrachés, dégueulés, souillés, et nous nous la sommes arrachée comme un cancer trop envahissant. Après-Mai, les excroissances du gauchisme volontaires étaient trop lourdes à porter. Adieu trotskysme, anarchisme, maoïsme, constructions maladroites d'adolescents mal grandis, désirs de pouvoir honteux et mal masqués. Des pays, des continents entiers ont sombré dans notre mémoire : l'Algérie de la guerre, la Chine de Mao, le Vietnam sont passés comme des express, dans le bruit foudroyant des bombes et des bagarres. A peine avons-nous eu le temps d'y porter nos fantasmes : déjà ces pays nous quittaient : Boumédiène régnait, Nixon visitait Pékin, la paix commence demain au Vietnam. Peut-être est-ce monstrueux à dire, mais ces terres de légende n'auraient-elle existé que dans notre imagination, ce serait bien pour nous la même chose...* » (ibid p. 35).

Sans doute cet échec va-t-il bien au-delà de la faillite d'un courant politique précis qui cristallisait assez bien les aspirations d'une partie de la jeunesse universitaire et de l'intelligentsia dans l'après-Mai et qui d'ailleurs fut l'un des premiers à s'attaquer d'un point de vue révolutionnaire aux problèmes de la vie quotidienne, de la sexualité, de la famille, de l'habitat... Avec cet échec, on peut diagnostiquer une première cassure entre une partie de l'intelligentsia radicalisée, éduquée à l'école de Mai et le combat pour le socialisme. Depuis, se sont accumulés d'autres échecs, d'autres déceptions - avec la faillite de la *Gauche prolétarienne* notamment, la dispersion des courants spontanéistes ou libertaires — dont l'impact a été grand sur cette intelligentsia. Si bien que ces cassures ont pu prendre la dimension d'un véritable naufrage historique pour une partie de l'intelligentsia radicale qui vit maintenant (et pense) en retrait (en retraite) de la révolution. Naufrage, disons-nous, parce que, comme le montre la citation d'Hocquenghem ci-dessus, ce n'est pas seulement de l'effondrement de projets politiques nourris par une partie de l'intelligentsia dans l'euphorie de l'après-Mai qu'il s'agit, mais bien d'un véritable effondrement mentale profondément vécu puis théorisé.

De l'échec politique à l'antipolitisme virulent, à l'interprétation de la politique comme « découpage répressif de l'activité révolutionnaire » (Deleuze), il n'y a qu'un pas que des dizaines d'intellectuels parmi les plus « radicaux » de l'après-Mai eurent tôt fait de franchir. Nous qui avons côtoyé ces courants de leur origine à leur disparition, qui avons mené la polémique contre eux souvent de façon agressive, sectaire, péremptoire — mais tout du moins en plaçant une stratégie politique au poste de commande, et non pas une vague sentimentalité révolutionnaire — ne pouvons évidemment analyser cette évolution que comme une profonde régression d'une fraction de l'intelligentsia radicale. Une régression qui ne va pas sans poser une énigme théorique aux marxistes révolutionnaires pour autant qu'ils analysent la période actuelle (spécialement en France) comme phase ascendante de la révolution. Sans doute n'est-ce pas par hasard que l'amertume ou l'espèce d'euphorie catastrophiste qui prennent racine maintenant dans des secteurs entiers de l'intelligentsia ex-révolutionnaire apparaissent comme le symétrique du spontanéisme et de l'extrémisme de ces mêmes secteurs dans l'après-Mai. C'est que leur radicalisation s'opère sur un mode absolument différent de celui

de la classe ouvrière, que leur radicalisation est inégale à celle de la classe ouvrière, en bref que cette intelligentsia ne cesse de claudiquer dans la mouvance de la classe ouvrière. Après Mai, cela donnait l'impatience, les illusions révolutionnaires les plus folles, à la fois la fétichisation béate de la classe ouvrière et le substitutisme le plus débridé. C'est que Mai 1968 avait « émancipé » l'intelligentsia radicale d'une façon beaucoup plus rapide qu'il ne l'avait fait pour la classe ouvrière.

Aujourd'hui, nous assistons à un retournement de cette conjoncture. Les acquis profonds de Mai 1968 nourrissent une recomposition de la combativité ouvrière, une classe ouvrière de plus en plus capable de sécréter ses intellectuels organiques ; en ce sens, l'histoire semble se « remettre sur ses pieds », et c'est l'intelligentsia radicale qui donne de la bande ; qu'elle fasse acte d'allégeance au réformisme ou qu'elle se mette à cavalier aux basques de sa libido ne change rien à la chose : le phénomène est là, évident, massif.

Le point de vue de cette cassure entre l'intelligentsia radicale et la classe ouvrière — analysée comme un effet profond du stalinisme en France — nous semble indispensable pour avancer dans l'analyse du retour de flamme de l'irrationalisme aujourd'hui. La lutte de l'intelligentsia radicale contre le capitalisme n'a aucune forme d'autonomie stratégique par rapport à celle du prolétariat. Ainsi, la béance qui ne cesse de s'ouvrir à nouveau entre cette intelligentsia et la classe ouvrière crée les conditions objectives de la « dérive » de nombreux intellectuels à l'heure présente. Curieusement, on a actuellement le sentiment que la montée de la combativité ouvrière, plutôt que de jouer un rôle d'attraction de ces couches, les rejette dans les fossés de l'idéologie dominante, les éloigne de la classe ouvrière et des préoccupations révolutionnaires. Bien sûr, certaines couches de cette intelligentsia sont sensibles à l'attraction produite par la radicalisation de la classe ouvrière, mais c'est pour aller se jeter dans le giron des réformistes. Très minoritaires sont, à l'heure actuelle, les intellectuels qui rejoignent le combat de la classe ouvrière en s'engageant pour la révolution.

Eloge du capitalisme ?

Si l'on observe maintenant plus précisément la démarche du courant qui nous intéresse ici, celui des « dérivants », des « néo-nietzschéens », on notera avec quelle facilité ils théorisent leur éloignement des préoccupations révolutionnaires dans les termes d'un certain discours ultra-gauche qui n'a rien de très neuf ni de très original. Fourquet et Lyotard ne cessent de mettre le doigt sur « l'institutionnalisation croissante du prolétariat », où partis et syndicats jouent un rôle essentiel, ils ne cessent d'évoquer la non-rupture existant entre le prétendu socialisme de l'Est et le capitalisme. Écoutons Lyotard à nouveau, est-elle imaginaire cette trajectoire de *Socialisme ou Barbarie* au néo-nietzschéisme d'aujourd'hui ? : « *Les travailleurs, toujours plus nombreux (...) sont pourtant de moins en moins ouverts à la perspective d'un renversement révolutionnaire (au point que les partis communistes se voient tenus d'exclure pratiquement une telle perspective de leur programme et de se présenter en bons gérants d'un système à peu près identique où il y aurait simplement un peu moins de propriétaires de capitaux et un peu plus de grands fonction-*

naires) »... « A Lénine affirmant que le socialisme, c'est le pouvoir aux soviets plus l'électrification, Cronstadt répondait : c'est le pouvoir du Parti, plus les exécutions » ... « D'une part, le capitalisme saute par-dessus toutes les limitations précapitalistes, de l'autre il entraîne et déplace sa propre limite avec lui dans son voyage. Désarroi de la " gauche ", non gauchiste et gauchiste. » (Ibid. pp. 930-599.)

Comme toujours, le point de vue ultra-gauche est un point de vue limite, concernant la position de classe de celui qui l'exprime. En l'occurrence, il ne débouche pas (plus) sur une sorte de purisme révolutionnaire dans le mouvement ouvrier, mais il est le point de départ d'une étrange démarche (dérive) qui finalement débouche sur un éloge ambigu du capitalisme. A l'origine de cette démarche, bien sûr, la volonté de dé-moraliser la critique du capitalisme, mieux de cesser d'aborder le capitalisme d'un point de vue « critique », point de vue de ratiocineur, voire d'esclave, la volonté de faire table rase de la mythologie débile et anachronique du socialisme militant qui n'est finalement qu'un aménagement de la religion (« Il faut, dit Fourquet, prendre au sérieux la ressemblance de la religion chrétienne et de la croyance révolutionnaire, de la charité chrétienne et du dévouement militant »). En d'autres termes, pour comprendre enfin ce qu'est le capitalisme, commençons par débarrasser nos cerveaux de cette gangue de religiosité, d'esprit de sacrifice, de pitié, de volonté de charité, bref de tout le système moral que trimballe l'idéal militant et qui, en termes philosophiques, s'exprime comme la Dialectique avec son négatif, ses retournements, ses dépassements, sa manie de la récupération et de la totalisation, bref ses lentes digestions, comme disait l'autre. Tout au long de cette promenade iconoclaste, nous aurons l'occasion de faire la peau de toute une série d'autres tigres en papier, tels que : l'unité de l'Histoire, son sens, l'unité du Sujet, le manichéisme révolution/fascisme, le dualisme infra/superstructure, etc., bref, la peau au marxisme et à l'idéal communiste. Et c'est au bout de cette promenade que se déchire enfin le voile dont l'idéal militant recouvrait le capitalisme : « Arrivés au terme de notre analyse, nous devons convenir de la fragilité mais aussi de la force de nos intuitions. Il n'y a pas d'homme, il n'y a pas de praxis — il n'y a que des pulsions et des intensités. Il n'y a pas de monde, il n'y a pas de forces productives, il n'y a que du désir et du pouvoir. Il n'y a pas de valeur, il n'y a pas de capital, il n'y a que de la libido. » (Fourquet.) Autrement dit, le capital n'est que la libido cristallisée en pouvoir. Un immense pouvoir qui traverse toutes les structures et tous les espaces (« le réseau de l'appareil de pouvoir est présent partout où il y a de la libido » dit Fourquet). Autant dire que toutes les histoires de loi de la valeur et d'économie politique que triment les marxistes ne sont que boniments pour amuser la galerie et la détourner de l'essentiel : dans la vie, il n'y a que du désir, un désir qui « ne se pose pas la question de la vérité » (ibidem). La vie, elle, « n'a besoin de rien : elle croît et brûle » (ibidem).

Difficile de polémiquer contre cet énergétisme débridé, un tome du Capital à la main : on a la foi désirante ou on ne l'a pas. Pour le reste, nous avons là deux propos qui s'opposent irréductiblement, une parole prophétique qui prend son pied à renverser les vieilles tables du marxisme et un discours historique,

social et politique orienté vers le renversement de l'ordre existant : entre les deux, l'espace de la lutte des classes.

Et pourquoi, engagés en si bonne voie, Lyotard et Fourquet reculeraient-ils au seuil de leur plus belle découverte ? A savoir : le capitalisme n'est ni bon ni mauvais : il est fort, très fort. Écoutez Fourquet : « *Le capital ne mourra pas par impotence structurelle, parce qu'il est la puissance même, et rien ne pourra le détruire qu'une autre puissance capable de capter l'énergie du désir.* » Ainsi, le capitalisme mérite pleine et entière réhabilitation contre le moralisme imbécile des militants pour autant qu'il a su exprimer, donner corps à la libido active qui est puissance et puissance d'innovation, qu'il lui a permis de se cristalliser en pouvoir. Lyotard ne dit pas autre chose : « *(La raison) est déjà au pouvoir dans le capital. Et nous ne voulons pas détruire le capital parce qu'il n'est pas rationnel, mais parce qu'il l'est. Raison et pouvoir, c'est tout un.* » (*Dérive*, p. 12.) Une vision a-morale du capitalisme qui permet à Fourquet, en passant, de retourner le couteau dans la plaie du militant meurtri : en quoi, demande-t-il, en quoi finalement la schizophrénie révolutionnaire devrait-elle être valorisée par rapport à la paranoïa fasciste ? Dans l'un et l'autre cas, s'agit-il d'autre chose que de désir capté, détourné, retourné ? D'où l'une des plus belles envolées de Fourquet : « *Les bons et les mauvais côtés de l'histoire : voilà à quoi se réduit le jugement politique du gauchisme, qui se prend pour le maître d'école de l'inconscient. Nous devons renoncer à placer dans l'inconscient ces valeurs qui nous rassurent ! On concède du bout des lèvres que la libido réactive n'est pas l'apanage de la réaction politique, tant est oppressant ce sentiment qui pourrait la plupart des groupes révolutionnaires mais on a du mal à admettre l'inverse : or, pourquoi donc n'y aurait-il pas du désir, du bon désir avec les bonnes synthèses à l'œuvre dans les mouvements fascistes ou dans la classe dominante ? Fût-ce à l'état d'intensités violentes et aphrodisiaques ?* »

Fourquet a au moins retenu cela de Nietzsche : autant plaider carrément la cause du fascisme en en rajoutant un peu, qu'encourir le risque d'en être l'otage involontaire. Mais quand cessons-nous donc de moraliser ? De ce point de vue, d'ailleurs, Fourquet n'a pas tort : faire de la politique, c'est déjà « moraliser », en refusant par exemple d'examiner le fascisme d'un point de vue esthétique. Mais inversement, dé-moraliser, dé-politiser le point de vue sur le capitalisme et le fascisme, c'est élégant, c'est coquet, mais malheureusement, c'est déjà à nouveau... de la politique...

En tout cas, nous voici de retour à notre point de départ : la fascination libidinale du fascisme qui pointait déjà si fort à travers les trois films évoqués plus haut.

Oublier le capitalisme ?

Mais peut-être notre présentation paraîtra-t-elle un peu unilatérale : le point de vue des Fourquet, Lyotard... n'est pas celui de l'éternité du capitalisme et de ses bienfaits. Leur propos est parsemé d'évocations de l'actualité de sa dissolution. C'est qu'en effet la libido qu'il capte dans la phase actuelle de sa décadence n'est plus active mais réactive, c'est que, « comme puissance capable de capter l'énergie du désir », il est en bout de course, tandis que de nouvelles puissances actives se lèvent qui, de l'intérieur, le dissolvent comme un acide. Arrêtons-nous un instant

aux métaphores : à la subversion, au renversement de l'ordre existant, à l'arsenal dialectique et prométhéen des marxistes, on oppose la dissolution, la disparition d'une force de cristallisation de la libido nommé kapital et que viendra remplacer une autre puissance du désir : on ne crachera jamais assez sur le cadavre de Hegel, chien crevé ! Au diable « l'Aufhebung », les laborieux renversements-dépassements, que sonne l'heure de l'oubli, il n'y a pas de lendemains qui chantent payés au prix des sacrifices d'aujourd'hui, dressés sur les ruines de l'ordre existant « dépassé », subverti. Non, simplement de nouvelles puissances du désir qui se dressent, se fraient la place, s'installent, déclinent et meurent dans un monde sans histoire, sans rejet, sans valeurs ni sens... On a beau tirer à boulets rouges, dans le bouquin de Fourquet, sur le structuralisme, on n'en est finalement pas si loin, pour autant que celui-ci se donnait déjà comme une machine de guerre contre l'anthropologie, les philosophies du sujet, etc. Est-ce par hasard que le livre de Fourquet exécute sans relâche Althusser et ne prononce pas même le nom de Michel Foucault ? Ce même Foucault qui, bien en avance sur la chouette de Minerve de Fourquet, sut réaliser l'harmonieuse synthèse de la plus impitoyable philosophie du non-sujet et du nietzschéisme le plus véhément : sainte famille ?

Loin des faux-semblants de la politique révolutionnaire depuis longtemps phagocytée par le kapital, transformée en rouage de l'ordre établi, il y a donc ces puissances du désir montant, à l'œuvre dans des pratiques, des gestes, des événements « sauvages », dissolvants ; et qui sont le contraire même de l'acte, de la pratique militante que frappe d'emblée de nullité son souci d'efficacité (« Il n'y a pas d'efficacité révolutionnaire, parce que l'efficacité est un concept et une pratique de pouvoir contre-révolutionnaire en son principe », dit Lyotard, *ibid.* p. 12). De quels actes, de quelles pratiques, de quels événements s'agit-il ? Écoutons Lyotard : « C'est une autre figure qui se lève, la libido se retire du dispositif capitaliste, le désir se dispose autrement, selon une autre figure, informe, ramifiée dans mille propositions et tentatives à travers le monde, bâtarde, travesti des hail-lons de ceci et de cela, des mots de Marx et des mots de Jésus ou de Mahommed et des mots de Nietzsche et des mots de Mao, des pratiques de freinage dans les ateliers, d'occupation, de boycott, de squatting, de rapt et de rançon, et des pratiques de happening et de musiques démusicalisées et des pratiques de sit-in et de sit-out, et du " voyage " et des light-shows, et des pratiques de désenfermement des pédérastes et des lesbiennes et des " fous " et des délinquants et des pratiques de gratuité unilatéralement décidée... que peut le capitalisme contre cette désaffection qui lui monte dessus?... » (C.E. p. 952.) Une « autre figure » qui, pour Lyotard, s'incarne bien, par exemple dans le mouvement du 22 mars — après le stationnisme — avec sa critique radicale de la politique, ses rituels, ses bureaucraties... (cf. le texte « le 23 mars » in *Dérive...*).

Même son de cloche chez Hocquenghem qui, à l'ordre révolutionnaire, oppose la « sauvagerie » des révoltes de la jeunesse : « Sauvagerie : critique radicale (déracinante) de la civilisation, écart absolu, à condition d'en éviter les réinterprétations politiques. » Référence explicite à la « Youth culture » américaine, parenté évidente avec le célèbre *Do it!* de Jerry Rubin qui — déjà — opposait la provocation blasphématoire du mouvement

hippie aux sages discours de l'extrême gauche américaine. « *Un certain après-Mai commence sans doute ici* », écrit Hocquenghem. Assurément. Et c'est vrai que Mai 1968 occupe une place centrale dans le propos des « dérivants ». Mais un Mai 1968 rétabli, dressé dans toute sa force libidinale contre les réductions, les interprétations politistes des gauchistes. Cela ne pouvait pas rater : les gauchistes, après Mai, n'ont pas manqué d'accrocher leur discours ressentimental sur les lambeaux de la belle aventure : construire le parti, définir une stratégie révolutionnaire, aller dans le sens de l'histoire... bref, comme dit Hocquenghem, « *le camp révolutionnaire joue le jeu de la morale où le capitalisme triche et gagne.* » (A.F. p. 20)

Contre ce discours moral, donc, reconquérir Mai, sa sauvagerie, sa puissance désirante et — pourquoi pas — la dimension esthétique et onirique de Mai ; un Mai qui était si joli, si prometteur avant que les ouvriers s'en mêlent, avec leurs tonnes de ressentiments, leur esprit de vengeance qui envahit tout, qui gâche tout... Mai qu'il s'agit donc de reconquérir par-delà l'anecdote, le ressentiment ouvrier, dix millions de grévistes, l'agitation des groupuscules rue Gay-Lussac.

Bref, en Mai, à partir de Mai, la vie change. (« *On voit ici l'après-Mai comme un multiple changement de la vie* », dit Hocquenghem, A.F. p. 28.) Plus d'un voile se déchire et le champ est ouvert aux pratiques sauvages, destructurantes, dissolvantes...

Intéressante reconquête de Mai qui nous renvoie à notre propos antérieur sur l'intelligentsia radicale. Interprétation libertaire et idéologiste de Mai qui se rapporte aisément à l'espace de liberté conquis par l'intelligentsia radicale dans l'après-Mai, au processus de « désaliénation » de cette intelligentsia entamé alors. Après tout, c'est vrai, Mai est une crise d'effondrement des « vieilles tables » du kapital et c'est l'intelligentsia radicale qui y trouve d'abord son content. Lyotard ne se fait d'ailleurs pas prier pour dire qu'il a « *vécu Mai 1968 comme une libération personnelle* », et on comprend ça très bien, c'est quand même plus épanouissant pour un professeur de philosophie de dériver de Marx à Freud en toute liberté que de corriger des dissertations compassées sur Kant...

Espace d'une liberté conquise disons-nous, où s'inscrit assez clairement cette claudication de l'intelligentsia radicale par rapport à la classe ouvrière... déchirement qui, en France, ne semble pas prêt de se résoudre de sitôt, et peut y compris rejeter une partie de l'intelligentsia sur l'autre rive.

Le fantôme d'Alex, le héros d'Orange mécanique

Bien sûr, il n'y a pas que cela, pas que les soubresauts de l'intelligentsia radicale. La dérive du nouvel irrationnel nous ramène aussi infailliblement à un autre phénomène qui est celui que trivialement nous appelons : révolte de la jeunesse. La jeunesse, ses pulsations multiformes, ses flips et ses trips, ses mille manières de rompre l'encerclement du capital, de « s'émanciper » du capital dans le capital, d'instaurer les différences, les écarts... c'est de cela aussi que nous parle ce courant, Hocquenghem notamment y puise l'essentiel de son inspiration.

Et est-ce vraiment imposture ? La jeunesse, dit Hocquenghem, ne se dresse pas contre le capital, ne lui résiste pas, selon des modalités qui rendent cette révolte de toute éternité a priori « complé-

mentaire » à la pratique révolutionnaire. Et il n'a pas tout à fait tort. La révolte de la jeunesse est effectivement « sauvage », elle ne se laisse pas aisément normer, étiqueter, valoriser. Elle dresse bien sûr la jeunesse contre le capitalisme mais fait peser aussi lourdement le poids de sa décadence sur ses épaules : l'actif et le réactif, pour parler comme Fourquet, s'y entrelacent sans cesse ; dans la révolte de la jeunesse, il n'y a pas seulement l'espoir et l'anticipation d'un monde nouveau, il y a aussi pas mal de scories d'un vieux monde qui sent la pourriture : l'attitude spontanée de la masse de la jeunesse scolarisée face à l'institution scolaire et à la « culture » en général, telle qu'elle s'est traduite lors des mobilisations des dernières années fournit un assez bon exemple de cette ambiguïté, de cette ambivalence de la révolte de la jeunesse. N'en retenir que l'aspect « flamme de la révolution prolétarienne » relève d'un schématisme de courte vue, voire de la démagogie politique.

L'irrationnel est aussi une dimension de la révolte de la jeunesse, avec tout son cortège de démons de l'impérialisme pourrissant : le nihilisme, le désespoir, l'inertie, le cynisme, la confusion sont aussi des figures de la révolte de la jeunesse, même si, d'un autre côté, la politique s'empare des lycéens de 14 ans pendant le mouvement contre la loi Debré, chose admirable. Il y a donc bel et bien ambiguïté dans la « sauvagerie » de la révolte de la jeunesse, une ambiguïté qui, dans les faits, la rend souvent moins radicale, moins irrécupérable du point de vue du capital qu'il n'y paraît au premier abord : entre l'ultraviolence et l'inertie, entre les imprécations de Mike Jagger et l'orientalisme planant de George Harrison, des bonnes vibrations aux identifications simples, il y a l'espace de tout un marché aux Puces du désir, marché au sens strict pour le capital qui y fait d'ailleurs d'excellente affaires.

Arrivés au terme de cette évocation du courant des « dérivants », que pouvons-nous encore dire ? Un tel courant n'est pas de ceux avec lesquels on débat, on polémique. De toute évidence, le militant révolutionnaire et le dérivant ne vivent pas sur la même planète, n'ont rien à se dire, quand bien même ils auraient beaucoup de choses à dire l'un sur l'autre.

A vrai dire, l'initiative de la rupture appartient au dérivant qui choisit d'ériger le militant en superbaudruche du kapital, en concentré de toutes les aliénations. Une fois qu'a été tracé l'édifice sordide du militantisme, sorte de Loubianka du désir, qu'il ne reste plus, clairement, que de la libido, du désir, des pulsions, des intensités, de l'énergie, il ne reste plus grand chose à dire, et moins encore à perdre son temps en vain dialogue avec le militant. Fourquet, dans la conclusion de son livre, inaugure cette ère du grand silence :

« Impossible d'avoir l'air de proposer une " solution " positive à l'effondrement de l'idéal militant : les nouvelles valeurs sont toujours singulières. On ne peut parler du désir actif dans l'histoire qu'à partir d'une position désirante actuelle, mais alors, on ne peut pas en parler comme ça, par écrit, dans un numéro de Recherches. Ça ne se joue pas à ce niveau-là : écrire, c'est déjà réactif, quand c'est pour vaincre les autres, comme si cartonner la volonté de vérité supposait un résidu de volonté de vérité... La forme la plus subtile de l'idéal militant, c'est la théorie révolutionnaire : faire de la théorie, c'est à la fois vouloir le vrai, et vouloir transmettre le vrai à autrui, c'est l'effusion de la

vérité et de la solidarité militantes ! Espace impossible où il ne resterait plus qu'à se taire au moment où l'on quitte le monde de l'universel avant de se plonger dans la vie singulière, d'où l'on tire la force de cependant parler ! » Plonger dans la vie singulière, se laisser bercer par les intensités, c'est bien de cela en effet qu'il s'agit, cela le nouvel art de vivre qu'il s'agit d'ériger sur les ruines du militantisme : « Il n'y a plus qu'à vivre intensément, restent les militants pour se boucher les yeux », conclut Fourquet. Et Hocquenghem en écho : « Ainsi se meurt une vieille histoire, celle de l'engagement. Nous ne nous engageons plus en de justes luttes ; nous agissons par positions ; non par sens du combat des hommes, mais par irruptions d'obsessions minucules, sans pourquoi : défonce, moto, sodomisation, travesti, le mode d'existence de tout cela est non pas la problématique du devoir être révolutionnaire, mais le présent absolu de l'intempestif. » (A.F., p. 203.)

Cependant, lorsqu'on est parvenu (souvent au prix de quelles naïvetés, de quels aveuglements volontaires) à ne plus voir de l'existence qu'un ensemble chatoyant d'effets de surface, de glissements de désir, de dispositifs pulsionnels, on risque de se trouver rapidement et malgré soi dans une impasse. Car ce cynisme jouisseur qu'on prétend créateur et en accord avec l'élan propre à la jeunesse (mythifiée pour la circonstance) vieillit vite et mal et se met rapidement à ressembler à un esthétisme de vieux beaux. En effet, tout projet politique abandonné, toute perspective militante piétinée, toute volonté de changement considérée comme réactive ou répressive, il ne reste plus qu'à se laisser dériver dans les failles du système. Mais alors, c'est du capitalisme lui-même qu'on ne peut plus se passer, de ses productions diversifiées de marchandises, de ses modes et de ses réalisations, de ses gadgets toujours changeants.

« Le capitalisme, dit Deleuze, procède par axiomatique et non par code... », c'est-à-dire avant tout comme un système qui ne tient que par ses propres lois de fonctionnement, une pure structure de symboles vides, dégagés de tout contenu significatif. Une axiomatique donc qui prélève ici et là, sans mémoire ni sens ni valeurs, ses propres éléments de fonctionnement ; une axiomatique qui agrandit sans cesse ses limites, produisant toujours de nouveaux axiomes : système jamais saturé et qui récupère donc même ses propres détraquages, contradictions, ébranlements. Bref le capitalisme, c'est formidable par cette capacité infinie de produire des « flux décodés », c'est-à-dire des coulées de signes qui ne s'inscrivent dans aucune nécessité signifiante, dans aucune tradition et qui peuvent donc toujours se recomposer.

Certes, l'Etat s'emploie à la régulation de tous ces flux décodés, les « reterritorialise » et les amène à la raison (à une raison). « On a parfois l'impression, dit Deleuze, que les flux de capitaux s'enverraient volontiers dans la lune si l'Etat capitaliste n'était pas là pour les ramener sur terre » (Anticædipe, p. 307). Dès lors, le rythme des sociétés capitalistes modernes va osciller entre deux pôles : un pôle schizo d'investissements déments de capital et de désir et un pôle paranoïaque de « recordages vigoureux ». L'Anticædipe explique encore : « On oscille entre les surcharges paranoïaques réactionnaires et les charges souterraines schizo-phréniques et révolutionnaires. » De cette analyse deleuzienne, les épigones anarcho-dérivants ne gardent le plus souvent que le projet de se trouver du côté du « schizo » et de s'en prendre avec vigueur

sans distinction à tout ce qu'ils rencontrent de « parano » : l'Etat, bien sûr, mais toute forme d'organisation, de structuration...

On est alors frappé de leur imperméabilité aux effets concrets de la barbarie effective et de l'oppression capitaliste. A trop envisager le réel en termes de désir et de pouvoir, de décodages et de recodages, ils sont voués par exemple à ne voir dans les manifestations de l'impérialisme qu'une pure production aléatoire de figures et de dispositifs... « *Les historiens, nous dit Fourquet, donnent vie, malgré eux, à d'étranges puissances : la ville, la Méditerranée, le mode de production... Ce ne sont que des mots* », explique-t-il : « ... *L'homme, la praxis, les masses, les bureaucraties, la bourgeoisie, de Gaulle, les forces productives, capitalisme, communisme, Georges Marchais : ça marche à tous les coups, chacun ses préférences, nous préférons l'Eros.* »

Le tiers monde est ainsi envisagé d'une façon qui laisse pantois : lieu par excellence des meilleures dérives, les contrastes fantastiques qu'y développe l'acculturation impérialiste sont l'occasion d'émerveillement : le transistor dans la forêt vierge, les dollars à Katmandou, la caméra super 8 à Marrakech, tout se mêle et flue de façon planante. Ainsi, le grand élan désirant produit les « nouveaux touristes » que les guides de voyage invitent à d'étranges circulations à travers civilisations disparues, folklores, archaïsmes, futurismes, paysages, mais qui ont ceci de commun avec ceux du Club Méditerranée, un même apolitisme, un même sens de l'élimination de ce qui gêne.

En fait, pour la sociologie de ces dérives planétaires et artistico-touristiques, il faut distinguer deux courants : l'un, plutôt misérabiliste, celui des routards sans fric et de tous les tenants de « l'éthique du pied » qui faisait écrire à un lecteur du journal *Libération* : « *Il faut toujours vivre comme si on allait mourir demain et ce n'est pas métaphysique. Il y a un monde entier qui t'attend, des trucs auxquels tu ne peux pas rêver (sous la mer, en Floride, des dents de requins préhistoriques, des pierres de 10 centimètres qui ont appartenu à des monstres de 100 mètres, toutes les vibrations, les images qu'ils évoquent... Tu vis, tu te ballades, tu t'éclates. Les flics connais pas et si vraiment ils t'emmerdent, invente une supervengeance... Nous sommes des rats et il est temps de quitter le navire. Bien sûr le reste continue à tourner mais je crois qu'il ne sert à rien de répéter sans cesse les mêmes trucs, serait-ce pour la vérité!... On a l'imagination, on se fout du pouvoir!* » Malgré la naïveté de tels propos, on reste frappé par cette anesthésie de tout sens critique, par ce retour en force de l'individualisme démerdard qui fait exactement pendant au conformisme et à l'individualisme petit-bourgeois arriviste.

Le second courant, plus aristocratique, celui des Lyotard et consorts, prône davantage des dérives sophistiquées, hyperculturelles, voire érudites et en tout cas onéreuses. Entre Cézanne et Bellmer, entre un Boeing et un palace, entre un festival de musique contemporaine et une « peinture au laser », il y a cent moyens de « s'éclater ». Mais ce dernier courant risque de fournir très vite, et peut-être même avec une certaine complaisance, une nouvelle esthétique à la bourgeoisie et contribuer à développer toute une nouvelle idéologie de droite qui, malgré les changements incessants de gadgets et d'expression, n'en a pas moins un goût de déjà vu. Bien sûr, les dérivants se diront sans passé, sans ascendants, sans racines, sans autres liens avec le monde que chorégraphiques. N'empêche que la bourgeoisie

a déjà su tirer vers la droite et l'extrême droite certaines sensibilités qui, toutes à stigmatiser la décadence et l'absurdité, n'avaient d'autre issue pratique que l'activisme gratuit, l'héroïsme esthétique ou le suicide. La trajectoire politique d'un Drieu La Rochelle et l'impact qu'eut une certaine caricature de son œuvre sur la droite sont en ce sens édifiantes.

Fourquet ouvre déjà la voie. En effet, tout éclaté qu'il est, le moi demeure — « *Le moi n'est, dit Fourquet, avant la Loi et l'oppression qu'un champ de forces disparates et nomades...* » Mais la glorification des champs moirés et multiformes où s'éclate le moi n'en débouche pas moins sur un nouvel individualisme esthétique. Les nouvelles valeurs sont « toujours singulières », dit Fourquet.

Malgré la diversité et les nuances de l'*Antiœdipe*, le nombre de questions qu'il pose et de débats qu'il ouvre, le fait que le courant dérivant se polarise sur certains thèmes en les caricaturant a quelque chose d'inquiétant. Le livre de Fourquet n'est pas un livre joyeux et positif, c'est une masse pesante de considérations ressentimentales. Qui n'aura pas l'impression qu'il en veut, qu'il en veut à mort au militant sans distinction ni nuance. Il les accuse en procureur. « Voyez comme vous êtes des prêtres politicards, comme vous maintenez une vision religieuse du monde et une pratique répressive ». Il leur en veut dans l'exacte proportion où il s'en veut lui-même de leur avoir ressemblé, d'avoir ressemblé à la sinistre caricature qu'il dessine et où il ne parvient pas à étouffer sa mauvaise conscience. A présent qu'il a trouvé son nouveau statut de généalogiste, d'artiste et d'intempestif.

Mais pourquoi tous ces hydroglisseurs cartonnent-ils aussi allègrement et de façon aussi provocatrice la politique et l'Histoire ? De par leur passé, leur impact social, leurs référents culturels et politiques, ils ont cru jusqu'ici jouir d'une sorte de caution révolutionnaire et la vigueur de leur attaques en était décuplée.

Mais progressivement cette caution a disparu et une forte partie de la vague dérivante, sans pour cela déboucher sur une vraie pratique créatrice, risque de prolonger son ressentissement en haine et de devenir franchement réactionnaire.

Le 12 mars 1975.

BIBLIOGRAPHIE

Guy Hocquenghem : *L'après-Mai des Fauves*, Grasset, 1974.

Jean-François Lyotard : *Capitalisme énergumène*, in *Critique*, novembre 1972.

Jean-François Lyotard : *Dérive à partir de Marx et Freud*, 10/18, 1973.

François Fourquet : *L'idéal historique*, numéro spécial de *Recherches*, 1974.

Gilles Deleuze, Félix Guattari : *L'Antiœdipe*, éd. de Minuit, 1973.